

07 _ 2026

ÉTUDE

**Jordan Bardella,
des failles sous la banquise**

**Une exploration des faiblesses
perçues par son propre électorat**

–Raphaël Llorca


Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS

Raphaël Llorca est codirecteur de l'Observatoire Marques, imaginaires de consommation et politique de la Fondation Jean-Jaurès. Il a notamment publié *Les nouveaux masques de l'extrême droite* (Fondation Jean-Jaurès/l'Aube, 2022) et *Le roman national des marques. Le nouvel imaginaire français* (Fondation Jean-Jaurès/l'Aube, 2023).

Introduction

Alors que la cour d'appel de Paris se prononcera le 7 juillet prochain quant à la condamnation ou non de Marine Le Pen dans le cadre de l'affaire des assistants d'eurodéputés du Rassemblement national (RN), Jordan Bardella est, à ce jour, le potentiel candidat du RN pour la prochaine élection présidentielle.

Et il faut bien l'admettre : il y a, dans les sondages quantitatifs publiés ces derniers mois, quelque chose qui finit par produire un effet d'écrasement. Les vagues d'enquêtes se succèdent et disent toutes à peu près la même chose : le potentiel candidat du RN dépasse systématiquement les 30 % d'intentions de vote au premier tour de la prochaine élection présidentielle, et ses concurrents, quant à eux, sont relégués à des distances jamais observées à moins d'un an de l'échéance. Sa dynamique ne paraît démentie par aucune circonstance, aucune polémique, aucune erreur. Tout se passe comme si une sorte d'évidence électorale s'était installée dans le paysage, et que toute tentative d'en sortir butait sur la matière même de l'opinion.

La conséquence est connue : le fatalisme. Le sentiment d'une campagne déjà pliée, d'un candidat trop fort, d'une victoire qui lui tendrait les bras. Et tout autour, dans une sorte de halo politico-médiatique, tellement redondant qu'il finit par constituer une sorte d'ambiance à laquelle on ne fait plus guère attention, on retrouve le cortège des commentaires qui accompagnent le mouvement : l'irrésistible ascension, la séduction opérée sur de nouveaux électeurs, la puissance d'un candidat capable de modérer le ton tout en conservant une partie de la radicalité du fond, le talent personnel, l'efficacité de l'appareil,

la faiblesse des partis modérés, l'écroulement du centre, les hésitations de la droite, la pagaille de la gauche, etc. Bref, tout un récit qui se renforce de sa propre énonciation, et qui semblerait dessiner, pour le camp démocratique, une nouvelle « étrange défaite ».

Je crois, pour ma part, qu'il est urgent de sortir de cette petite musique mortifère. Pour y parvenir, j'ai retenu la leçon de l'anthropologue David Graeber, qui conseillait de toujours attaquer ses adversaires sur leur point fort¹. Son point fort, en l'occurrence, c'est le sentiment de force et de solidité que dégage son électorat, au sens où il semble se ranger tout entier derrière lui, comme un seul homme. Attaquons-nous donc à ce point fort, en optant pour une autre paire de lunettes pour observer le candidat Bardella : ses propres électeurs, au travers de *focus groups*.

La puissance révélatrice du « quali »

Tout l'intérêt des dispositifs qualitatifs, c'est précisément de tenir à distance cette sensation d'évidence. Là où un sondage recueille ce qui se dit, un *focus group* bien mené capte tout ce qui se travaille sous ce qui se dit – les représentations qui traversent les paroles automatiques, les hésitations qui affleurent sous les certitudes affichées, les ambivalences qui se logent dans les ralliements proclamés. Il donne accès à un autre régime de vérité, qui se place sous la trame des images, des récits, des hantises et des fragments

1. David Graeber formulait ce conseil tactique au sujet de la critique du capitalisme : le coup décisif, selon lui, consiste à attaquer le capitalisme sur ce qu'il revendique comme sa force même – son efficacité supposée et sa prétendue opposition à la bureaucratie. Or, expliquait-il, « il faut mille fois plus de paperasse pour entretenir une économie de marché libre que la monarchie absolue de Louis XIV » (David Graeber, *Bureaucratie*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2015).

mythologiques par lesquels chaque électeur fait advenir sa figure politique de référence.

Cette note s'appuie sur l'analyse de deux *focus groups* d'une durée de deux heures et demie chacun, conduits par visioconférence au mois de mai 2026. Ils ont été pensés, animés et analysés en collaboration avec Marie Gariazzo, directrice de l'Observatoire Société et consommation (ObSoCo), spécialiste reconnue des méthodes qualitatives et codirectrice de l'Observatoire de l'engagement de la Fondation Jean-Jaurès. L'intuition qui a guidé le dispositif est la suivante : nous avons voulu nous adresser au cœur même de l'électorat de Jordan Bardella, à celles et ceux qui, à l'heure où nous leur parlions, soit lui étaient déjà acquis, soit étaient fortement tentés par lui. Le pari, sous la forme d'une sorte d'axiome de psychologie sociale, c'est que c'est paradoxalement dans l'adhésion qu'on lit le mieux la faille. L'électeur convaincu n'a aucune raison de mentir, aucune raison de se composer une posture défensive ; il livre l'architecture précise de sa croyance, et c'est cette architecture-là qui révèle, par contraste, les endroits exacts où elle est susceptible de céder.

Deux groupes ont été constitués. Avec Marie Gariazzo, nous les avons choisis pour incarner deux sociologies différentes, dont le cumul fait aujourd'hui la force électorale du candidat, mais dont les écarts internes constituent, comme nous le verrons, l'une de ses plus sérieuses vulnérabilités stratégiques. Nous nous sommes basés sur la topologie proposée par le politiste Antoine Bristielle dans une note de la Fondation Jean-Jaurès¹, et qui proposait de distinguer quatre électorats distincts au sein du vote RN : la « France oubliée » (21 % du vote RN), les « libéraux identitaires » (34 %), la « France glissante » (23 %) et la « droite radicale opportuniste » (22 %).

Le premier groupe (G1) correspond peu ou prou au groupe de la « France oubliée ». C'est le groupe le plus historiquement rattaché au vote Marine Le Pen. Il est constitué de quatre électeurs RN issus des catégories populaires, tous résidant dans le nord de la France, dans la couronne lilloise et la métropole : un ouvrier du bâtiment de 33 ans, titulaire d'un

BEP ; une femme au foyer de 48 ans, mère de famille nombreuse ; un agent administratif en préfecture de 54 ans ; une jeune boulangère de 29 ans, titulaire d'un CAP, mère d'un enfant en bas âge. Tous se déclarent en situation financière difficile, et tous ont directement participé ou vivement sympathisé avec le mouvement des « gilets jaunes » : trois ont rejoint des ronds-points à plusieurs reprises, deux sont allés manifester à Paris au moins une fois.

Le second groupe (G2) correspond davantage au groupe de la « droite radicale opportuniste ». C'est le groupe qui constitue le plus de potentiels néo-électeurs pour Jordan Bardella. Il rassemble quatre électeurs sympathisants Les Républicains (LR) ou Union des droites pour la République (UDR), le parti d'Éric Ciotti. Ils sont issus des catégories intermédiaires et supérieures et habitent dans les métropoles (Paris et sa proche banlieue, Bordeaux, Toulouse). Un maître-nageur parisien de 49 ans, ancien LR qui a voté Emmanuel Macron au premier tour en 2022, et qui hésite à voter Jordan Bardella la prochaine fois ; une retraitée bordelaise de 68 ans, ancienne LR passée par un vote Zemmour en 2022 ; une architecte de la région parisienne, de 52 ans, sympathisante UDR ; un ingénieur aéronautique toulousain, du même âge, lui aussi passé par Éric Zemmour en 2022. Trois sur quatre se déclarent quasi certains de voter pour Jordan Bardella en 2027 ; la quatrième hésite entre lui et Bruno Retailleau. Tous ont en commun d'incarner la droite transfuge, celle qui glisse vers le RN par épuisement de l'offre de la droite classique, et qui constitue le ressort sociologique de l'extension récente du candidat au-delà de ses bases historiques.

Ces deux groupes n'ont, en apparence, pas grand-chose en commun. De fait, tout les sépare : la géographie, le revenu, le diplôme, la culture politique, le rapport au monde matériel, etc. Logiquement, le récit qui sous-tend l'adhésion à Jordan Bardella n'est pas le même. Mais c'est dans ce face-à-face dialogique entre deux imaginaires qui s'ignorent que cette étude entend trouver des clés de compréhension et, par là, identifier des marges d'action possibles.

1. Antoine Bristielle, *Les quatre familles qui votent RN : la France oubliée, les libéraux identitaires, la France glissante, la droite radicale*, Fondation Jean-Jaurès, 15 mai 2026.

Exploiter les failles

Une leçon fondamentale doit être tirée à l'issue de ces deux *focus groups* : les électeurs convaincus de voter Jordan Bardella ne sont pas aveugles à ses faiblesses. Ils font preuve, au contraire, d'une lucidité parfois saisissante. Ces faiblesses, ils les voient, ils les nomment, ils en discutent entre eux à demi-mot. Simplement, à l'heure actuelle, ils choisissent de les laisser de côté ; ou plus exactement, ils opèrent, à mesure que la conversation avance, ce travail psychique que je propose d'appeler la « neutralisation volontaire » : ils prennent la faiblesse, l'observent à la lumière de la conversation, la retournent, mais la rangent immédiatement dans la rubrique des choses qu'on pardonne.

Souvent, nos interrogés réinterprètent la faiblesse en force. Il est jeune, mais c'est la modernité. Il n'a jamais travaillé, mais comme tous les hommes et femmes politiques. Il est lisse, en représentation permanente, mais c'est son travail qui l'exige, etc. Pour le moment, le mécanisme de « neutralisation volontaire » est solide. Il tient parce que la croyance en cet homme est devenue, pour les électeurs concernés, l'une de ces options vitales que le philosophe américain William James a si bien décrites à la fin du XIX^e siècle dans *La volonté de croire*¹ : une option qu'on ne peut pas suspendre faute de preuves, parce que sa suspension elle-même reviendrait à se condamner à une situation existentielle invivable. Les électeurs de Jordan Bardella *veulent croire* en lui, et cette volonté, jusqu'à présent, écrase tout le reste. La croyance précède les preuves, et leur donne tout leur sens. La volonté de croire en Jordan Bardella forme une sorte d'armure imaginaire qui les protège

mentalement des contradictions, des faiblesses et des points négatifs, qu'ils identifient par ailleurs, mais qui sont pour le moment désarmés, impotents. Ce qu'il faut bien comprendre, toutefois, c'est que ce travail défensif a un coût certain : il se voit dans la quantité d'énergie psychique que les participants déploient pour maintenir en place l'image idéalisée de « leur Jordan ».

Le plus probable, soyons lucides, c'est que son image acquise tienne. Le candidat est prudent, il ne s'exposera pas outre mesure. Il a toujours, jusqu'à présent, fait la démonstration de sa solidité en campagne. Il suscite par ailleurs un enthousiasme que confirme chacune de ses visites sur le terrain. *A priori*, donc, l'excellente image de Jordan Bardella auprès de son électorat, acquis ou potentiel, est vouée à se maintenir. Sauf si...

C'est dans cette hypothèse du « sauf si » que j'entends me glisser, pour la travailler. Ce qui est certain, c'est qu'à moins d'un an de l'élection présidentielle, tout est déjà là, les forces comme les faiblesses. Rien de nouveau ne se créera dans les mois qui viennent. Les grandes lignes de force de la perception du candidat sont tracées, et ce qui se révèle dans la conversation patiente d'un *focus group*, ce sont d'authentiques failles. Certes, elles sont encore souterraines, encore éloignées de la surface, recouvertes par l'épaisse couche de l'adhésion projective... Mais ces failles sont profondes, déjà constituées, et elles travaillent en silence l'inconscient politique de ses propres électeurs. Ces failles, je me les représente mentalement comme des failles sous la banquise. Invisibles à l'œil de quiconque ne ferait que regarder les sondages, mais agissantes, sédimentées, prêtes à remonter à la surface.

1. William James, *La volonté de croire*, Paris, Hachette, 1896.

	GROUPE 1 le « groupe populaire »	GROUPE 2 le « groupe bourgeois »
Lieu de vie	Nord de la France : Tourcoing, La Gorgue, métropole et couronne lilloises	Grandes métropoles : Paris et proche banlieue, Bordeaux, Toulouse
Âge	29 à 54 ans	49 à 68 ans
Composition	Un ouvrier du bâtiment (33 ans), une mère de famille nombreuse au foyer (48 ans), un agent administratif en préfecture (54 ans), une boulangère (29 ans)	Un maître-nageur (49 ans), une retraitée (68 ans), une architecte (52 ans), un ingénieur aéronautique (52 ans)
Niveau de diplôme	CAP, BEP, baccalauréat	Bac+3 à bac+5
Classe sociale	Catégories populaires (CSP-) ; situation financière difficile déclarée par les quatre	Catégories intermédiaires et supérieures (CSP+) ; aisance ou confort relatif
Proximité politique	Sympathisants RN de longue date, sans engagement partisan structuré	Sympathisants LR ou UDR ; transfuges potentiels vers le RN
Typologie de l'électorat RN	La « France oubliée »	La « droite radicale opportuniste »
Vote en 2022	Ancrage RN ancien	Emmanuel Macron ou Éric Zemmour
Vote en 2027 (déclaré)	Acquis à Jordan Bardella, sans hésitation	Trois quasi certains pour Jordan Bardella, une hésitante penchant fortement de son côté
Geste politique fondateur	Le mouvement des « gilets jaunes » (ronds-points, manifestations)	L'épuisement de la droite de gouvernement classique

Sismo, une initiative de la Fondation Jean-Jaurès pour faire de la « R&D politique » sur le RN

Dès lors, cette étude a un double objet : cartographier les failles que le matériau qualitatif révèle, en restituant les verbatims des deux groupes étudiés ; analyser les mécanismes psychiques, imaginaires et sémiotiques par lesquels elles sont aujourd'hui maintenues sous la surface, et par lesquels elles pourraient en émerger.

Mais cette étude entend faire davantage que livrer une analyse ponctuelle : elle inaugure un dispositif

de la Fondation Jean-Jaurès qui a vocation à se répéter. Sans vouloir excessivement le marketer, nous lui avons trouvé un petit nom : Sismo. Son objectif est de faire, à intervalles réguliers, ce qu'on pourrait appeler de la « recherche et développement politique ». Là où la communication classique réagit à l'événement, et où les sondages photographient l'instant, Sismo se propose de travailler dans la profondeur et dans la durée : ausculter ce qui se joue sous la surface de l'adhésion au candidat du RN, et en rapporter les mouvements souterrains à celles et ceux qui entendent les exploiter. De ce point de vue, l'image sismographique est plus qu'une métaphore, c'est une méthode de travail : capter les secousses que les instruments ordinaires ne perçoivent peut-être pas encore.

Le dispositif reposera sur deux principes de variation. On fera varier les groupes, en explorant tour à tour les multiples visages de l'électorat – la jeunesse et les retraités, les chômeurs et les cadres supérieurs, les ruraux et les périurbains, sans oublier ces électorats charnières dont la bascule décidera de tout. Chaque groupe est une sonde enfoncée à un endroit différent de la roche sociale, et c'est la multiplication des sondages qui dessinera, peu à peu, la carte complète

des failles. On fera varier, ensuite, les questionnements, en les calant au plus près de l'actualité politique, des controverses du moment, des séquences du débat public ; car une faille ne se révèle jamais aussi bien que lorsqu'un événement vient la solliciter, et l'enjeu est précisément de saisir, à chaud, la manière dont les électeurs encaissent, métabolisent ou rejettent ce que l'actualité leur présente de leur champion.

Deux Bardella, un seul candidat

Dans l'introduction de son célèbre ouvrage *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible*¹, l'économiste Jean Fourastié usait d'un habile stratagème pour montrer à quel point la France, en trente ans, avait profondément changé : la description détaillée d'un seul et même village, Douelle (Lot), à deux époques différentes, en 1946 et en 1975. La différence en trente ans est telle que Jean Fourastié parvient à induire le lecteur en erreur en feignant de décrire deux villages différents : Madère, présenté comme un village d'un pays en voie de développement (alors qu'il correspond, en réalité, à Douelle en 1946), et Cessac, présenté comme un village d'un pays développé (en réalité, le même village de Douelle, en 1975).

Pour rendre compte de la diversité des appréciations nourries à l'égard de Jordan Bardella d'un groupe à l'autre, nous pourrions user d'un stratagème similaire, et feindre de décrire deux individus très distincts. Le premier, Mathieu, a fait de brillantes études, est un travailleur acharné qui ne boit jamais d'alcool et vit dans un loft en face de Notre-Dame ; le second, Kévin, vit dans le 93, a arrêté son parcours en première année de licence, n'a jamais vraiment appris à travailler et ne refuserait pas une petite bière au repas. Mathieu est la représentation de Jordan Bardella du premier groupe (G1), celui des classes populaires ; Kévin, la représentation de Jordan Bardella du second (G2), celui de la droite des grandes villes, plus bourgeoise.

C'est bien la première chose qui frappe, quand on superpose les transcriptions des deux *focus groups* : on a affaire à deux récits qui se recoupent peu. Les mots employés ne sont pas les mêmes ; les images convoquées ne sont pas les mêmes ; les héros et les anti-héros ne sont pas les mêmes ; les attentes formulées, lorsqu'on parvient à les faire affleurer,

divergent, jusqu'à se contredire. Or, il s'agit du même candidat pour lequel ces deux groupes disent s'apprêter à voter. Notre postulat, c'est que cette unicité constitue à la fois la force présente du candidat et sa fragilité à venir.

Le Bardella du groupe populaire : le moine-soldat et le justicier de la France en difficulté

Dans le premier groupe (G1), celui des électeurs issus des catégories populaires du Nord, la figure que les participants composent en deux heures et demie de conversation est celle d'un héros mythologique. Quand nous demandons, dans une question projective volontairement ouverte, à quel personnage historique il leur fait penser, deux participants nomment immédiatement à l'unisson le général de Gaulle, parce qu'il est « quelqu'un de juste, de droit, d'autoritaire, mais pas trop, à l'écoute du peuple, accessible, un patriote ». Si Jordan Bardella était un héros de série, il serait le justicier d'une série qu'il faudrait inventer, « une série où il y aurait l'injustice et il serait le justicier », glisse un participant, ou encore un personnage de Baron noir, mais dans le rôle, précise une participante, de « celui qui dit la vérité ». L'animal qu'on lui associe spontanément emprunte aux félins, il est tantôt « un guépard, beau à voir, qui ne se laisse pas faire », tantôt « un lion, on le regarde, il a beaucoup de prestance ». Pour les participants de ce groupe, la stature est offerte d'emblée. Il n'y a pas à se demander « s'il aura les épaules » ; la question est

1. Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979.

déjà tranchée en sa faveur, sans avoir besoin d'aucune espèce de démonstration, comme une évidence préalable à la conversation elle-même.

À cette stature mythologique correspond un régime d'activité très identifié, celui du moine-soldat. L'homme imaginé par ce groupe est entièrement consacré à sa tâche. Il se lève tôt, « il épluche tous les journaux », il enchaîne les réunions du matin au soir. Il dort peu, ne boit pas, et ne sort qu'occasionnellement. Dans leur représentation, aucune place n'est laissée à du loisir ou à des champs d'épanouissement extrapolitique. L'austérité presque monacale qui se dégage du portrait est saisissante ; elle dit qu'on n'a pas affaire ici à un homme politique ordinaire, mais à une figure ascétique, vouée à une mission qui le dépasse. Et cette mission est elle-même formulée dans les termes du mythe : il s'agit pour lui de défendre, contre les corrompus et les profiteurs, « la France qui se lève tôt, qui paye ses factures, qui élève ses enfants ».

Autre trait important, ce groupe-là n'accorde pas à son champion une légitimité méritocratique. Il sait parfaitement qu'il n'a « jamais travaillé » hors du parti, et la critique potentielle vient affleurer dans la conversation avant d'être immédiatement désamorcée. Ce qu'il lui accorde avant tout, c'est ce qu'on pourrait appeler une « légitimité empathique ». Les verbatims sont nombreux à aller dans ce sens. « Il a cette compétence de comprendre ce qu'on vit, de nous écouter », formule un de nos interrogés. « Moi, dans son discours, je me sens compris », déclare un autre. La fusion sympathique précède la compétence technique, et la rend, au fond, peut-être même inutile. Jordan Bardella est de leur côté parce qu'il les comprend ; il les comprend parce qu'il vient « de base, du même milieu ». Invité à se projeter sur la façon dont se déroulerait un dîner en compagnie de Jordan Bardella, un participant détaille :

« Je serais très à l'aise avec lui, c'est certain. On sent que ce n'est pas un Jean-Charles Édouard qui vient de la haute bourgeoisie parisienne. Le mec s'appelle Jordan, il vient du 93. Ce n'est pas quelqu'un qui vient d'un milieu hyper riche, qui faisait de l'équitation ou du polo dans sa jeunesse. On pourra toujours trouver à parler. »

Cette adhésion empathique prend, par ailleurs, racine dans une grande détresse, matérielle et psychique. Quand on leur demande, en tout début de séance, par quel mot ils qualifieraient leur situation personnelle, les réponses tombent sans hésitation : « galère », « concession », « raide », « restrictions ». La France, elle, est qualifiée avec les mots « insécurité », « injustice », « dégradation », « déclin », « débandade », « catastrophique ». « J'ai mon salaire, on dirait qu'une semaine plus tard, il n'y a plus rien », lance un participant. À l'écran, chacun acquiesce d'un mouvement de tête. « On nous assassine de partout, dit un autre. Tout ce qui est vital pour nous, on ne fait que nous assassiner, et le salaire, il ne bouge pas. » Dans ces conditions, voter Bardella n'est pas une option politique parmi d'autres ; c'est, au sens le plus rigoureux du terme, une sorte de dernier recours psychique, dans une configuration où, ce qui domine dans ce groupe composé de sympathisants « gilets jaunes », c'est le sentiment que les autres formes de contestation ont échoué. « Aller manifester aujourd'hui, je me suis rendu compte que ce n'est pas comme ça qu'on arrive à obtenir quelque chose », formule un interrogé, qui était sur les ronds-points. « On a beau dire ce qu'on veut, l'État fait ce qu'il veut. » Un autre, plus laconique encore : « On se fait affaiblir par le coût de la vie ; plus on est faibles, moins on manifeste. »

Ces éléments placent les adversaires de Jordan Bardella dans une position délicate. Qu'on le veuille ou non, l'attaquer frontalement, pour ce groupe, c'est s'en prendre à eux, à leur vie, à leurs difficultés. Sans le vouloir, c'est rejouer le mépris qu'on leur a déjà infligé. Exactement comme pour Donald Trump lorsqu'il était en campagne, pour qui l'identification extrême entre le candidat et ses électeurs rendait toute attaque frontale contre-productive. Toute stratégie qui ne tiendrait pas compte de cette dimension-là est vouée à les souder davantage à leur champion.

Le Bardella du groupe bourgeois : le candidat de raison et l'héritier de la droite traditionnelle

Quand on passe au second groupe, celui des cadres supérieurs, habitants des grandes métropoles et en quête d'une droite plus radicale, le portrait qui se compose à mesure que la conversation s'installe est très différent. Le héros mythologique laisse place à une figure plus prosaïque, plus stratégique, plus mesurée – celle de l'animal politique. « C'est un loup », formule un participant, qui hésite encore sur son vote, mais penche fortement pour lui. « Il analyse tout, il regarde tout, il est dans la stratégie. » « Il avance à pas feutrés », détaille une autre. Un troisième verse dans une comparaison animalière qui diverge du groupe précédent : Jordan Bardella serait « un petit félin, pas un tigre énorme, pas un chat non plus, mais un petit guépard, agile, un peu tacheté ». Et quand on lui demande pourquoi « petit », il répond avec franchise : « Parce qu'il est jeune. Par sa jeunesse en politique, par sa jeunesse tout court, il n'a pas encore une stature, une envergure de tigre. » Et de préciser qu'il ne le comparerait certainement pas à celui qu'on surnommait le Tigre, Georges Clemenceau.

Le contraste avec le premier groupe est total. Là où l'ouvrier du Nord voyait un guépard adulte sans la moindre hésitation, le cadre parisien voit un « petit » guépard, agile mais, sans envergure. Là où le premier groupe le comparait spontanément à « de Gaulle », le second dit « pas Clemenceau ». Pourtant, ce même groupe dit qu'il y a de très fortes chances qu'il vote Jordan Bardella. Mais à la grande différence du premier groupe, il le fait beaucoup plus par défaut que par adhésion. La conversation sur la droite française, qu'on a menée avant d'arriver au candidat lui-même, est d'une dureté implacable. Emmanuel Macron est « un guignol ». Bruno Retailleau, ancien ministre de l'Intérieur sur lequel ils avaient « mis de l'espoir », « a déçu », « n'a pas assumé les idées qu'on attendait de lui ». Sarah Knafo est « brillante », mais marginale. Et c'est l'ingénieur toulousain qui formule le verdict,

presque à regret : « Il n'y en a qu'un qui incarne vraiment la droite, c'est Jordan Bardella. » Le choix se joue non pas parce qu'il aurait écrasé une concurrence vigoureuse, mais parce que cette concurrence est perçue de façon très dévalorisée. La position de Jordan Bardella, dans ce groupe, n'est pas adossée à une foi mythologique, mais à une constellation négative : les autres ne valent rien, donc il vaut quelque chose. Une telle position est puissante dans la conjoncture présente, mais elle est plus poreuse qu'il n'y paraît. Toute reconquête possible à droite pourrait potentiellement réouvrir l'espace concurrentiel.

La différence entre les deux groupes se reflète particulièrement dans leur perception de Jordan Bardella au travail. Là où le premier groupe voit un moinesoldat acharné, le second groupe formule, sans aucune forme de précaution oratoire, que Jordan Bardella n'est pas un bossueur. Le propos est explicite : « Je ne le vois pas comme un acharné du boulot. Je ne le vois pas se lever à 5 heures du matin. C'est plutôt quelqu'un qui parle beaucoup, qui doit faire beaucoup de réunions. » Et d'enchaîner, dans une analyse qui fait surgir le critère implicite de ce groupe : « Peut-être parce qu'il n'a pas fait d'études, du coup, on ne le voit pas apprendre des choses par cœur comme un étudiant, comme un énarque, où c'est vraiment des charges de travail monstrueuses. » Le verbatim est révélateur : pour les CSP+ que nous avons devant nous, le travail politique sérieux suppose la maîtrise scolaire d'un dossier, l'apprentissage par cœur, la rigueur méthodique qui s'enseigne dans les grandes écoles ou les cursus universitaires. Or, Bardella n'a rien de cela : il parle, il est capable de réaliser une parfaite « performance élocutoire », il occupe efficacement l'espace médiatique, mais il ne « travaille pas », au sens que ce groupe donne au mot ; il ne va pas au fond des dossiers, il n'en maîtrise pas la complexité, la profondeur, la difficulté. La fragilité que cela installe est potentiellement considérable, lorsqu'on projette Jordan Bardella à la tête de la cinquième puissance mondiale.

Un homme, deux masques : le piège de l'incarnation duplice

Il faut, à présent, prendre la mesure de ce que cette double perception signifie politiquement. Jordan Bardella active simultanément, en partie à son corps défendant, deux figures distinctes dans l'imaginaire politique français, deux figures qui ne se contredisent pas seulement dans leur contenu, mais qui répondent à deux régimes mythologiques largement incompatibles entre eux. Pour le premier groupe, il est le moine-soldat, digne héritier de Gaulle, le justicier du peuple, l'incarnation ascétique d'une France qui se relève. Pour le second, il est un « petit guépard », pas encore tout à fait arrivé à maturité, un manœuvrier ambitieux, un communicant qui n'a pas l'habitude de travailler en profondeur ses dossiers, mais, politiquement, ce groupe le considère comme une sorte de représentant par défaut de la droite à laquelle ils aspirent. À leurs yeux, et à l'échelle de la droite, Jordan Bardella est une sorte de « super sub », comme on dit au football, un « super-remplaçant », qui, lorsqu'il sort du banc de touche pour entrer sur le terrain, a un impact déterminant sur la rencontre. Ce qui frappe, à l'examen, c'est que chacune de ces deux figures fonctionne, parce qu'elle est exactement ce que chaque groupe attend de son candidat idéal. Défenseur du peuple et porte-voix des difficultés des Français les plus en difficulté, d'un côté ; représentant de la droite traditionnelle, digne héritier d'une droite qui gagne sans baisser les yeux, de l'autre.

Pour comprendre le fonctionnement de cette dualité, il faut mobiliser une catégorie sociologique qui vient des travaux du sociologue américain Erving Goffman¹. Goffman a montré que toute interaction sociale suppose le port d'un masque – non pas au sens péjoratif d'une dissimulation, mais au sens fonctionnel d'une mise en scène ajustée à l'audience. Nous portons tous, dans la vie ordinaire, des masques différents selon les situations dans lesquelles nous nous trouvons : le visage que tout un chacun arbore

en qualité de salarié n'est pas celui de l'ami, du père, du mari ou de l'amant. Nous restons le même individu, mais nous adaptons notre posture, notre langage aux interlocuteurs qui sont en face de nous. Cette pluralité est constitutive de la vie sociale, et elle ne pose pas en soi de problème – à condition que les publics ne se rencontrent pas. Or l'homme politique de premier plan vit, par construction, dans une situation singulière où tous ses publics finissent par se rencontrer. Ses différents masques, qui dans la vie ordinaire pourraient cohabiter sans frottement, sont condamnés à se croiser dans le champ unifié de l'opinion publique, et leur incompatibilité éventuelle finit par devenir visible.

C'est exactement la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui le candidat Bardella. Le masque qu'il porte pour le groupe populaire n'est pas le même que celui qu'il porte pour le groupe bourgeois. Tant que ces deux masques restent portés devant des audiences séparées, le dispositif tient. Le moine-soldat parade devant les anciens des ronds-points, qui le reconnaissent comme l'un des leurs ; le candidat de raison se montre dans les dîners parisiens, qui apprécient sa modération et son sérieux.

Mais une candidature présidentielle est précisément ce moment où tout le monde regarde en même temps, et où le choix d'un masque prive mécaniquement l'autre de son efficacité symbolique. Le candidat était parvenu, jusqu'à présent, à orchestrer cette ségrégation des publics avec une discipline remarquable. Mais l'orchestration a ses limites, et les douze mois qui viennent vont mécaniquement les faire apparaître. C'est à ce moment précis que la dualité du masque cesse d'être une force pour devenir un piège : chaque masque, désormais vu par le mauvais public, risque de disqualifier l'autre.

On en a eu, ces dernières semaines, une illustration presque parfaite. Pendant des années, le totem de la retraite à 60 ans – puis, à mesure que les réalités budgétaires s'imposaient, à 62 ans – avait été l'un des marqueurs les plus identifiants du RN, l'un de ces signes par lesquels l'électorat populaire reconnaissait dans le parti le droit de s'arrêter avant d'être usé.

1. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : La présentation de soi, Paris, Minuit, 1973.

C'était la part sociale du programme, celle qui parlait directement aux anciens des ronds-points, et que la candidate historique du mouvement, Marine Le Pen, avait érigée en ligne rouge, rappelant encore récemment qu'elle restait pour elle intangible. Or, voici que le dauphin s'en éloigne. Invité sur LCI à la fin du mois de mai 2026¹, il lâche que « l'âge de départ ne veut rien dire », déplace le curseur vers le nombre d'années cotisées, et reprend à son compte le vocabulaire de la « soutenabilité », qui était hier celui de l'exécutif honni. Le déplacement n'est pas anodin : il intervient au terme d'une série de rendez-vous avec les chefs d'entreprise et les milieux économiques, qui le pressaient depuis des mois d'abandonner une promesse jugée par eux dispendieuse et démagogique. Toujours sur LCI, Jordan Bardella a associé les mots « démagogique » et « populiste », alors que depuis une dizaine d'années l'état-major du RN revendiquait le populisme comme mouvement politique.

Ce que cet épisode donne à voir, c'est très exactement le mécanisme du masque pris en flagrant délit de glissement. Le masque du moine-soldat, celui qui défend la France qui se lève tôt et veut pouvoir se reposer avant l'épuisement, exigeait la défense de la retraite à 62 ans. Le masque du candidat de raison,

celui qui rassure les milieux d'affaires et veut paraître responsable, gestionnaire, présidentiable, exigeait son abandon, en conspuant sa logique « populiste ». Que Marine Le Pen elle-même ait jugé nécessaire, à plusieurs reprises, de réaffirmer publiquement sa propre ligne², dit assez que la dissonance, à l'intérieur même de l'appareil, commence à devenir audible.

Cette dualité du masque, dont le candidat tire aujourd'hui sa force, constitue en toute hypothèse, à l'horizon de la campagne qui s'ouvre, sa principale fragilité stratégique. C'est dans cet écart que loge, sans doute, la principale piste de fragilisation pour qui voudrait inquiéter la candidature Bardella. Il ne s'agit pas tant de choisir entre les deux figures pour en démolir une, mais de les faire entrer en collision, en accumulant des images qui rendent visible, dans le même mouvement, l'incompatibilité des deux masques portés. Le moment où il sera contraint, par les circonstances ou par le travail patient de ses adversaires, à n'en être plus qu'un seul sera celui où la moitié de son électorat le découvrira étranger à ce qu'elle avait cru voir en lui. C'est précisément ce que la séquence Maria-Carolina de Bourbon des Deux-Siciles a commencé à produire : nous y reviendrons plus longuement dans les pages qui suivent.

1. Jules Pecnard, « "C'est un nid à emmerdes" : Bardella oscille sur les retraites et met le RN sous tension », *La Tribune Dimanche*, 31 mai 2026.

2. Clément Guillou et Corentin Lesueur, « Jordan Bardella rompt avec la ligne de Marine Le Pen sur les retraites et suscite l'incompréhension au sein du RN », *Le Monde*, 9 juin 2026.

L'architecture imaginaire

Avant de procéder à l'examen précis des failles identifiées par l'électorat Bardella lui-même, il faut s'efforcer de penser par quels mécanismes intimes, par quelles opérations psychiques ces deux figures incompatibles parviennent à coexister sans que personne, à l'heure où nous parlons, n'en éprouve l'incohérence. Le candidat Bardella, à ce jour, est protégé. Mais par quoi l'est-il, exactement ? Par quelle architecture invisible qui le maintient à flot, qui métabolise les dissonances, qui retourne les faiblesses en forces, qui ferme la conversation quand elle s'aventure trop près des fissures ?

C'est le fonctionnement de cette architecture imaginaire que je souhaiterais maintenant tenter de mettre au jour. Et pour la penser, je voudrais assumer un parallèle qui s'est imposé à moi à mesure que je relisais les transcriptions ligne à ligne des *focus groups* : celui que la psychanalyse nous offre, lorsque Freud, dans *L'interprétation des rêves*¹, décrit le travail du rêve – ce *Traumarbeit* par lequel les pensées inconscientes parviennent à se frayer un passage jusqu'à la conscience en déjouant les résistances de la censure. Le rapprochement me semble intéressant ; ce qui se joue dans nos *focus groups* quali ressemble, à bien des égards, à un travail de rêve collectif : un ensemble de pensées latentes – les difficultés matérielles, les colères sociales, l'angoisse de l'avenir, le désir d'un sauveur – cherche à se donner une forme manifeste acceptable, et cette forme manifeste, c'est précisément la figure du candidat telle que les électeurs la composent. Entre les pensées latentes et le contenu manifeste, tout un travail de déformation s'opère, et il obéit, me semble-t-il, à des lois étonnamment proches de celles que Freud avait dégagées. Je ne pousserai pas le parallèle plus loin, car bien évidemment, l'électeur n'est pas un rêveur, le *focus group*

n'est pas un divan, et il ne s'agit certainement pas de psychanalyser un électorat. Mais la structure formelle que Freud a dégagée pour le rêve me semble offrir une grille de lecture d'une étonnante justesse pour penser ce qui se joue autour du lien entre Jordan Bardella et ses publics.

La projection imaginaire

Le premier mécanisme à nommer, parce qu'il constitue la matrice de tous les autres, est celui que je propose d'appeler la « projection imaginaire ». L'idée vient de loin : Walter Lippmann en avait formulé l'intuition dès le début du xx^e siècle², en montrant que les électeurs ne perçoivent jamais les figures politiques directement, mais à travers les *pictures in their heads*, ces images intérieures qui précèdent et structurent la perception. Mais elle prend, dans le cas Bardella, une intensité rarement atteinte en politique française contemporaine. Le candidat n'est pas perçu ; il est, littéralement, construit par les imaginaires qui se posent sur lui. Il est ce que chaque groupe a projeté, recombinaison, condensé, pour qu'il advienne à la place où il fallait qu'il fût. Il n'est pas l'origine du portrait que les deux groupes en tracent ; il en est la résultante.

C'est ici que la première loi du travail du rêve éclaire le phénomène. Freud nommait « condensation » ce procédé par lequel un élément du contenu manifeste du rêve condense plusieurs pensées latentes à la fois. Il est fréquent, par exemple, qu'un seul personnage de rêve condense à la fois telle caractéristique du père et telle autre du patron ou d'un professeur.

1. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967 [1900].

2. Walter Lippmann, *Public Opinion*, New York, Harcourt, Brace & company, 1922.

Psychanalytiquement, l'analyse consiste à trouver quel est le point commun psychique entre ces différentes personnes. Le produit le plus caractéristique en est, chez Freud, la figure composite – ces visages, ces personnages formés par fusion de traits empruntés à plusieurs personnes différentes, et qui n'existent nulle part ailleurs que dans le rêve. Or c'est très exactement ce que devient Jordan Bardella dans l'imaginaire de nos groupes : une figure composite au sens le plus strict. Il condense en un seul visage le justicier de fiction et le général historique, le moine-soldat ascétique et le séducteur médiatique. Toute une multitude de pensées latentes, c'est-à-dire ce que l'électeur attend, espère, redoute vient se déposer sur cette figure unique, qui les porte ensemble sans que leur incompatibilité n'apparaisse, comme le visage onirique porte sans gêne les traits de plusieurs personnes superposées. Jordan Bardella est surdéterminé, au sens où il se trouve au point de croisement de multiples chaînes associatives. Et c'est cette surdétermination même qui fait sa richesse perçue : chacun trouve en lui ce qu'il y a mis.

Ce mécanisme inverse, et c'est là tout son intérêt analytique, la relation représentative classique. Dans la démocratie ordinaire, le candidat propose et l'électeur juge ; dans le dispositif Bardella, c'est l'électeur qui émet une image souhaitée, et Bardella qui la lui renvoie comme un miroir. Par conséquent, toute son activité publique peut se lire comme un effort patient de « conformité spéculaire ». D'où une sorte d'impératif catégorique de nature iconique, qui renvoie à une étonnante économie du miroir : ressembler, à chaque instant, à l'image que les groupes-cibles se font de lui, et veiller à ce qu'aucun écart n'apparaisse qui viendrait rompre le contrat de projection imaginaire.

Je crois que Jordan Bardella a une compréhension intuitive, diffuse, de ce mécanisme de projection imaginaire. Cela pourrait expliquer la manière dont le candidat se comporte publiquement : la rareté de ses positions clivantes ; le lissage permanent de ses prises de parole ; la prudence avec laquelle il évite les sujets de société sur lesquels une déclaration trop nette ferait surgir une figure aux dépens de l'autre ; la maîtrise glacée du face-à-face médiatique. Dans ce cadre, tout ce qu'on lui reproche parfois – le creux, la langue de bois, l'incapacité à incarner une vision – n'est pas une limite du personnage ; c'est une condition technique de son dispositif. Le miroir doit rester poli, sans aspérité, pour réfléchir simultanément plusieurs images contradictoires, que la moindre saillie risquerait de briser.

Mais ce qui fait aujourd'hui la puissance de la projection risque, demain, d'en faire la fragilité. Le mécanisme ne fonctionne dans un seul sens que tant qu'aucun élément ne vient le contredire de manière irrécupérable. Tant que l'image renvoyée correspond à ce que l'électeur y a placé, l'adhésion se renforce d'elle-même. Mais le jour où le miroir renvoie autre chose que ce qu'on attendait, où l'image se met à diverger de la projection, c'est l'ensemble du dispositif qui se retourne, et cette fois, les électeurs ne pardonnent plus la dissonance, ils la lisent comme une trahison.

Toute la question stratégique, dès lors, peut se formuler de la façon suivante : à quel moment le candidat cesse-t-il de renvoyer ce qu'on a projeté sur lui ? Comment faire bouger l'image pour rouvrir le jeu ?

Macron 2017 vs Bardella 2027, le Neutre doctrinal vs l'écran affectif

On objectera que ce mécanisme de projection imaginaire n'a rien de propre au candidat Bardella, et qu'on l'a déjà vu à l'œuvre, voici quelques années, une figure politique fonctionnant exactement de la même manière. C'est vrai. Le positionnement d'Emmanuel Macron en 2016 et 2017 reposait précisément sur cette capacité à attirer des électors hétérogènes, parfois opposés, en se gardant de tout marquage qui en eût rebuté la moitié. J'avais alors parlé, à propos de lui, d'une « stratégie du Neutre¹ », au sens très particulier que Roland Barthes donnait à ce terme : non pas la fadeur ou l'absence de caractère, mais cette inflexion subtile qui, selon ses mots, « esquive ou déjoue la structure paradigmatique et oppositionnelle du sens » et « vise par conséquent à la suspension des données conflictuelles du discours ». Le Neutre barthésien, c'est l'art de n'être ni l'un ni l'autre, le troisième terme qui ne tranche pas un conflit, mais le suspend ; et le Macron du cru 2017 en a été l'incarnation politique pure et parfaite. Le « en même temps » n'était pas qu'une habileté rhétorique vraie doctrine : la conjonction assumée de valeurs réputées inconciliables, la droite et la gauche, le marché et le social, la rupture et la continuité, etc. Bref, l'opérateur qui maintenait et niait l'opposition dans un même geste. C'est cette plasticité qui lui valut, avant le premier tour, des ralliements allant d'un ancien dirigeant communiste (Robert Hue) à un ancien Premier ministre de droite gaulliste (Dominique de Villepin).

Mais à y regarder de près, ce qui se joue chez le candidat Bardella relève d'une tout autre mécanique. Le Neutre de Macron portait sur les contenus et la signification : il prenait des positions opposées et les conjoignait, dans une opération idéologico-sémiotique qui revendiquait le dépassement du clivage. Le candidat Bardella, lui, ne conjoint rien. Il ne propose aucune synthèse, ne

revendique aucun dépassement. Là où Emmanuel Macron offrait un troisième terme plein, le mélange de deux contraires, Jordan Bardella offre une surface vide, si peu marquée que chacun peut y inscrire le contenu qu'il désire.

Si le candidat ne se positionne pas par rapport au conflit politique, par rapport à l'axe des contenus, des idées, des clivages, par rapport à quoi se positionne-t-il ? La réponse, je crois, est qu'il se positionne par rapport à l'affect, et non par rapport au sens. Son point fixe n'est pas idéologique, mais émotionnel. C'est d'autant plus important quand on sait que les électeurs du RN lors de l'élection présidentielle de 2022 étaient les individus qui se disaient les plus malheureux dans leur vie². Jordan Bardella se tient résolument du côté de la colère, du ras-le-bol, du sentiment d'abandon, de la nostalgie d'un ordre perdu. Or l'affect possède une propriété intéressante, du point de vue sémiologique : il n'a pas de contraire logique qui obligerait à choisir son camp. On peut être en colère par la droite et par la gauche, nostalgique en bourgeois et nostalgique en ouvrier, blessé par le haut et blessé par le bas. C'est pourquoi c'est l'affect qui me semble ici le véritable opérateur de conjonction des publics : il rassemble non pas en dépassant les oppositions de contenu, mais en se logeant en deçà d'elles, dans cette zone pré-idéologique où la droite classique et les « gilets jaunes » peuvent éprouver la même chose sans avoir à penser la même chose. Le dispositif y gagne une robustesse particulière. Un équilibre doctrinal, comme celui de Macron, se défait dès que les contenus qu'il conjoignait entrent en contradiction visible, ce qui explique l'usure rapide du « en même temps ». Un socle affectif, lui, résiste bien mieux à l'épreuve de la raison, parce qu'il ne demande pas à être cohérent : il demande seulement à être ressenti.

1. Raphaël LLorca, *La marque Macron. Désillusions du Neutre*, La Tour-d'Aigues, l'Aube, 2021.

2. Kévin Badeau, « L'électorat du RN est celui des classes malheureuses », *Le Point*, 23 juillet 2024.

La neutralisation volontaire

Le deuxième mécanisme à nommer est celui qu'on a déjà brièvement aperçu dans l'introduction, et qu'il s'agit à présent de déployer : la neutralisation volontaire. C'est ce qui explique pourquoi les failles que les électeurs identifient lucidement ne produisent pas, à l'heure actuelle, les effets de dégradation qu'on pourrait en attendre.

Le mécanisme fonctionne en trois temps, qu'on peut isoler dans nos *focus groups* avec netteté. Premier temps : l'identification de la faiblesse. L'électeur la voit, la nomme, la formule avec précision. Deuxième temps : l'examen public, à la lumière du groupe, qui reformule, nuance, et parfois confirme. Troisième temps, le plus intéressant : le rangement immédiat de la faiblesse dans la rubrique des choses qu'on pardonne, et le plus souvent son retournement en force. L'inexpérience devient virginité ; la jeunesse, modernité ; la communication maîtrisée, compétence ; l'absence de mandat, absence de casseroles, etc.

C'est ici que la deuxième loi du travail du rêve éclaire précisément ce qui se joue dans ce troisième temps. Freud nommait « déplacement » ce procédé par lequel il s'agit de transférer l'intensité émotionnelle ou l'énergie psychique d'une représentation inconsciente jugée inacceptable vers une autre, jugée moins menaçante. Le mécanisme joue dans les deux sens. Pour échapper à la censure, le rêve reporte sur des détails insignifiants des éléments qui revêtent une importance considérable dans la vie psychique du rêveur. C'est pourquoi, en séance de psychanalyse, autant de temps et de réflexion est consacré à l'analyse de telle bizarrerie, de telle couleur, de l'apparition de tel ou tel objet, etc. : ce sont dans ces éléments de détail, en théorie, que l'essentiel se joue. À l'inverse, le cœur du rêve, ce qui en constitue la trame narrative, son scénario, son intrigue, correspond le plus souvent à des éléments insignifiants dans la vie psychique du rêveur. Chez Freud, la notion de « déplacement » correspond à l'idée d'une inversion : le contenu psychique latent d'un rêveur, ce que l'inconscient cherche à lui dire, a une intensité inversement proportionnelle à sa représentation manifeste, dans le rêve lui-même.

Il en résulte un décentrement : ce qui devrait occuper le centre se trouve relégué à la périphérie, et la charge négative qui aurait dû s'y attacher se dissipe en chemin. Le déplacement est, avec la condensation, le grand agent de la déformation par laquelle la censure laisse passer ce qui, sans ce travail, serait considéré comme inacceptable, donc censuré. C'est exactement ce qui se produit dans la neutralisation volontaire : la charge négative qui devrait s'attacher à une faiblesse réelle du candidat est détournée, reportée ailleurs, transférée sur un terrain où elle se neutralise, de telle sorte que l'élément inquiétant, déchargé de son intensité, peut alors être regardé sans danger.

Prenons un exemple d'illustration. Quand le deuxième groupe, celui de la « droite radicale opportuniste », effleure l'idée que le candidat « fait un peu Ken et Barbie », qu'il serait « trop parfait », « avec un effet repoussoir », la charge inquiétante de l'observation est aussitôt reportée sur un terrain extérieur et inoffensif, « notamment pour la gent féminine, les féministes peuvent ne pas l'apprécier pour ça », comme si le problème, déplacé sur d'autres, cessait d'en être un pour soi. La faiblesse a été vue, nommée, puis vidée de sa charge par déplacement.

Ce qui rend ce mécanisme particulièrement résistant, c'est qu'il ne procède pas, comme on pourrait le croire, d'une mauvaise foi. Il ne s'agit pas de gens qui se mentiraient à eux-mêmes, qui détourneraient sciemment le regard. Il s'agit de gens qui ne peuvent pas voir autrement, parce que la croyance dans laquelle ils se tiennent est devenue, pour eux, l'une de ces options vitales dont nous avons parlé en introduction, et que la charge négative, dès qu'elle menace cette croyance, est automatiquement déportée vers un lieu où elle ne fera pas de dégât. Les preuves contraires ne précèdent pas la croyance ; elles la suivent et s'y conforment, recodées, déplacées, désamorçées par l'architecture imaginaire qui les reçoit.

C'est une observation décisive pour qui veut chercher à fragiliser Jordan Bardella. La stratégie du démenti factuel, qui constitue depuis des années la matrice du commentaire anti-RN, est inopérante. D'abord, parce qu'elle s'adresse à une rationalité que la situation cognitive de l'électeur ne lui permet pas d'activer, et ensuite parce que la charge qu'elle voudrait faire porter au candidat sera, de toute façon, déplacée ailleurs avant d'avoir pu l'atteindre. Pire : lorsqu'elle se

déploie depuis une position de surplomb intellectuel, elle est reçue par l'électorat populaire non comme une argumentation, mais comme une assignation de classe, la marque renouvelée d'un mépris insupportable, et qu'il lit comme la prolongation médiatique du mépris qu'il subit dans sa vie matérielle. Plus on démontre à cet électeur que son candidat le trompe, plus il s'arc-boute.

Une des façons de réfléchir à mener une contre-stratégie d'image à l'encontre de Jordan Bardella consisterait à dire : par quels moyens contrarier le déplacement, c'est-à-dire empêcher la charge négative d'être détournée vers un terrain anodin où elle se neutralise ? Comment construire des dissonances dont l'intensité ne puisse pas être déportée ailleurs, mais reste rivée à l'endroit même où elle blesse ?

La réécriture imaginaire

Reste un troisième mécanisme par lequel les individus fabriquent de la cohérence là où le matériau réel n'offrirait que des fragments disjoints.

Ici encore, la psychanalyse offre un concept utile. Freud nommait « élaboration secondaire » cette intervention plus tardive, plus proche de la pensée éveillée, qui retouche le rêve après coup pour lui donner une façade de cohérence et d'intelligibilité : elle comble les lacunes, ordonne les éléments épars, gomme les absurdités, afin que le rêve ressemble à un récit à peu près sensé. Dans la théorie freudienne, l'élaboration secondaire est le vernis narratif qui rend présentable ce qui, sans elle, paraîtrait incohérent. Or c'est très exactement la fonction que nous avons vue à l'œuvre dans nos conversations de groupe : un travail permanent de mise en récit, par lequel les participants comblent les trous, ordonnent les contradictions, lissent les absurdités, jusqu'à produire une figure du candidat plus cohérente, plus pleine, plus sensée que tout ce que le matériau biographique réel autoriserait.

Le phénomène le plus frappant à cet égard est celui de la fabrication des éléments manquants. Lorsque la connaissance fait défaut, l'électeur ne laisse pas le vide ; il le comble, il le réécrit. Quand nous avons demandé au premier groupe, celui des classes populaires et des sympathisants « gilets jaunes », si le candidat avait fait des études, la réponse est tombée sans la moindre hésitation : « Bien sûr, il a fait des études. » Un participant détaille : « Il sait s'exprimer, il a forcément fait de grandes choses. » Or, dans les faits, le parcours étudiant est bien plus maigre : Jordan Bardella a commencé une licence de géographie qu'il n'a jamais terminée. Mais pour ce groupe, peu importe : leur candidat idéal doit avoir fait des études, donc il en a fait. La bribe manquante est suppléée par l'imaginaire. La lacune est comblée, l'incohérence potentielle gommée, le récit rendu présentable. Michel de Certeau parlait, en son temps, de « bricolage¹ » pour décrire la manière dont les sujets composent avec les éléments dont ils disposent, et la façon dont ils complètent, au besoin, par l'invention nécessaire. L'électeur ne se contente pas de percevoir : il fabrique activement, il bricole et ajuste selon le canon de l'image qu'il a préalablement fixée.

Ce qui rend ce troisième mécanisme particulièrement puissant, c'est qu'il est collectif. Là où la projection imaginaire et la neutralisation volontaire pouvaient s'opérer dans la solitude d'un esprit isolé, l'élaboration secondaire se nourrit de l'échange. Chaque participant apporte sa bribe, valide celle du voisin, complète, prolonge, et le récit ainsi tissé acquiert une solidité que nul n'aurait pu lui donner seul. La cohérence n'est pas dans la tête d'un électeur ; elle est produite entre les électeurs, dans le frottement de la conversation, et c'est ce qui la rend si difficile à défaire. On peut ébranler une croyance individuelle ; on ébranle beaucoup plus malaisément un récit que le groupe a tissé ensemble et dont chacun se porte garant pour les autres.

C'est aussi pourquoi, on le verra, la stratégie qui voudrait inquiéter cette figure ne pourra pas s'adresser à l'électeur isolé sommé de réviser son jugement, mais

1. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980.

devra agir sur le matériau même que le groupe travaille – les images, les signes, les fragments –, de manière à ce que l'élaboration collective se trouve un jour contrainte de tisser autre chose.

La question stratégique, ici, est la suivante : comment introduire dans le matériau partagé du groupe des fragments suffisamment résistants pour que la couture collective ne parvienne plus à les absorber ? Comment faire apparaître, dans le tissu cohérent que les électeurs tissent ensemble, des fils qui refusent de prendre la trame ?

Encore cela suppose-t-il un préalable : se rendre dans les lieux où ces groupes se forment et où leur récit se tisse, et cesser de les désertier. C'est l'un des

enseignements que l'on peut tirer de l'enquête de Félicien Faury¹ sur les « électeurs ordinaires » du RN : les idées du parti se diffusent en grande partie par la conversation quotidienne, dans la sociabilité ordinaire des cafés, des commerces, des voisinages, là où elles finissent par devenir le sens commun parce qu'aucune autre parole ne vient plus les contredire. Les territoires où le vote RN est le plus puissant sont souvent ceux où tout autre discours, longtemps tenu par le militantisme de terrain, a fini par disparaître. Or une élaboration collective ne se met à tisser autre chose que si d'autres fils lui parviennent. La première condition pour faire bouger les réécritures imaginaires, c'est donc d'être là où elle s'effectue.

1. Félicien Faury, *Des électeurs ordinaires. Enquête sur la normalisation de l'extrême droite*, Paris, Seuil, 2024.

Cartographie des failles

Il faut maintenant nous attarder sur l'observation la plus fertile de cette enquête. Les électeurs du candidat sont lucides sur ses failles : ils voient les faiblesses, ils les formulent, les soupèsent, et ils en discutent entre eux avec une précision qui surprend.

Cette observation oblige à renoncer à une représentation largement répandue, mais trompeuse, de l'électorat du RN : celle d'un bloc captif, fanatisé, sourd à tout argument, imperméable à toute critique qui viserait son champion. Cette représentation est fautive, et elle est dangereuse pour qui veut combattre le candidat, parce qu'elle conduit au renoncement. Or l'électeur de Jordan Bardella n'est pas fermé, il est au contraire très poreux : il enregistre les critiques, il les entend, il les fait circuler, il les éprouve à la lumière de ses cercles de sociabilité, et il réajuste en permanence l'image qu'il se fait de son candidat. Toute l'architecture imaginaire que nous avons décrite dans la partie précédente – la projection imaginaire, la neutralisation volontaire, le travail d'élaboration secondaire – n'est rien d'autre que le dispositif sophistiqué par lequel tout électeur parvient à continuer de croire malgré ce qu'il sait. La croyance ne tient pas parce que l'électeur ignore les failles ; elle tient parce qu'il les a vues et qu'il a trouvé, à chacune, le moyen de la désamorcer.

Dès lors, les failles ne sont pas à inventer ni à révéler à des électeurs qui les ignoreraient ; elles sont à réveiller chez des électeurs qui les connaissent et qui les tiennent provisoirement endormies. Cette nuance donne à la cartographie qui suit un statut particulier : non pas un inventaire de ce qu'on pourrait reprocher au candidat, mais un relevé de ce que ses propres électeurs lui reprochent déjà, à basse intensité. À l'écoute croisée des deux groupes, trois failles cardinales s'imposent ; elles présentent, par ailleurs, cette qualité précieuse de se renforcer mutuellement, chacune alimentant les deux autres.

Le « syndrome Truman Show »

La première faille ne touche pas à ce que le candidat fait ou dit, mais à ce qu'il est, ou plus exactement à ce qu'il n'est pas. Je propose, en empruntant à une référence cinématographique bien connue, de l'appeler le « syndrome Truman Show ».

Le constat empirique est le suivant. Quand nous avons demandé aux participants des deux groupes d'imaginer le candidat dans sa vie privée – ce qu'il mange, ce qu'il boit, qui il voit, où il va le soir, ce qu'il aime, ce qui le fait rire ou pleurer –, nous nous sommes heurtés à un mur que nous n'avions pas anticipé. Les participants, qui avaient jusque-là discuté avec abondance, n'avaient soudain plus rien à dire. « Toujours en réunion », affirme un participant. « Toujours en représentation. Je ne le vois pas aller boire un demi tout seul le soir à République », dit un autre. « Le matin, je dirais qu'il se lève tôt, qu'il épiluche les journaux, qu'il va à des réunions. » La suite se perd dans le silence.

Pour saisir ce que ce silence collectif a d'inédit, il faut le mettre en regard avec ce que les *focus groups* révèlent ordinairement à propos des grandes figures politiques. Quand on demande aux électeurs d'imaginer la vie privée d'un Mitterrand, d'un Chirac, d'un Sarkozy, et même d'un Macron, la conversation déborde : on imagine, on fabule, on fantasme, on invente. On prête au président des secrets, des passions, des tendresses, des rancunes ; on lui devine des goûts, des amitiés contrariées, des fragilités sentimentales, des manies domestiques. C'est dans cet effort imaginaire que se construit, à l'insu de l'électeur lui-même, ce qu'on pourrait appeler l'épaisseur sympathique d'une figure politique, cette densité affective qui fait qu'un dirigeant n'est pas seulement un programme et une fonction, mais un homme dans lequel on peut, à un degré ou à un autre,

se reconnaître. Étrangement, Jordan Bardella ne suscite pas cet effort. Comment le comprendre ?

Deux réactions de participants m'ont permis de percer le mystère. La première vient d'un participant du second groupe : « Des fois, j'aimerais le voir un peu plus simple. Il faudrait débrancher la com. » « Débrancher la com » : voilà ce que ce groupe-là demande à son candidat, sans oser se l'avouer comme une critique. Et voilà ce qui constitue, pour lui, le danger sourd qui rôde – l'angoisse non formulée que, derrière la communication, il n'y ait pas grand-chose ; que le candidat ne soit qu'une surface ; que la maîtrise esthétique recouvre un défaut d'épaisseur. Autrement dit, nous sommes en présence d'une conscience aiguë du dispositif communicationnel produit autour de Jordan Bardella.

Un peu plus tard, dans le même groupe, on pose la question de savoir comment se passerait un dîner avec Jordan Bardella comme invité. Réponse : « Tout dépend s'il y a des caméras ou pas... » Voilà, exprimé sous la forme la plus pure qui soit, le « syndrome Truman Show ». Dans la comédie de Peter Weir (1998), Truman Burbank, incarné par Jim Carrey, vit sous les caméras d'une émission de télé-réalité dont il ignore l'existence. Tout, autour de lui, est mis en scène, et rien, en lui, ne dépasse de ce que le dispositif a prévu. Le ressort du film tient à ceci que Truman finit par sentir, à des indices ténus, que quelque chose cloche, mais il met longtemps à le formuler, parce que la complicité avec le décor est une condition de sa paix. Tant qu'il ne regarde pas derrière les murs, les murs tiennent ; et tant qu'ils tiennent, sa vie reste vivable.

Toute proportion gardée, c'est un peu la position dans laquelle se tiennent les électeurs ou les sympathisants de Jordan Bardella. À bien y réfléchir, la référence fonctionne à double sens : d'un côté, les électeurs sont les spectateurs d'un homme qu'ils apprécient, mais qu'ils voient prisonnier des caméras qui l'entourent – Jordan Bardella dans le rôle de Truman. De l'autre, les électeurs se sentent eux-mêmes prisonniers d'une télé-réalité dont ils n'arriveraient pas à percer le vrai. Eux aussi sentent confusément, à des indices ténus – la perfection trop égale, l'absence de fragilité visible, la « com qu'il faudrait débrancher » –, qu'il y a là quelque chose qui ne va pas tout à fait. Mais ils ne cherchent pas à

savoir, parce que regarder derrière le décor reviendrait à percer la bulle qui les protège. Ont-ils peur d'être déçus ?

Ce qui est certain, c'est que cette maigreur ontologique emporte d'importantes conséquences politiques. Il est dit, depuis la formule gaullienne, qu'une élection présidentielle française est « la rencontre d'un homme et d'un peuple ». La formule, si tant est qu'elle soit vraie, suppose un homme épais, qui apporte à la rencontre quelque chose qui lui est propre et n'est réductible ni à sa fonction ni à son programme – une expérience traversée, une mémoire d'échecs, une connaissance de la défaite, des blessures, des doutes. Les présidents qui ont marqué la mémoire française ont tous offert cette épaisseur-là. Dernièrement, Emmanuel Macron lui-même, malgré tout ce qu'on lui reproche aujourd'hui, a osé une singularité existentielle pleinement assumée, une transgression qu'il a revendiquée jusque dans sa vie privée. L'authenticité de sa campagne de 2017 avait pour origine cet alignement entre son parcours de vie d'homme privé et d'homme public : la disruption qu'il appelait de ses vœux dans les politiques publiques, il la portait intimement.

Le candidat Bardella n'a rien de tout cela. Sa biographie publique est celle d'une ascension linéaire dans l'appareil d'un parti, sans le moindre creux, sans le moindre détour, sans la moindre épreuve traversée et racontée. Il n'a connu, à ce jour, ni échec public, ni rupture publique, ni revers qui aurait laissé une trace dans la mémoire collective. Plus largement, et par-delà le nombre impressionnant d'images et de vidéos TikTok qu'il a pu diffuser, il n'a jamais rien laissé transparaître de sa vie intime, de son parcours d'homme. Quelles aspérités, quels aspects de vulnérabilités, dans quelles failles, quelles névroses va-t-il puiser son énergie ? On est bien en peine d'y répondre. C'est ce qui explique pourquoi le module du « dîner imaginaire » a été si peu fertile, et pourquoi la conversation s'y tarit en quelques minutes : il n'y a rien à imaginer, parce qu'il n'y a, à ce jour, pas grand-chose à raconter.

Cette faille a la particularité d'être difficilement réparable. Les autres faiblesses peuvent être travaillées par l'équipe du candidat : on peut lui apprendre à parler, à se vêtir, à se comporter ; on peut lui composer des éléments de programme, l'entourer d'experts, lui

fabriquer une posture de chef. Mais on ne peut pas lui fabriquer une biographie qu'il n'a pas vécue. Plus que l'incompétence, c'est la critique du manque de vécu hors des caméras qui est susceptible d'éroder l'image de Jordan Bardella.

Le nouveau Macron

La deuxième faille cardinale est celle dont l'efficacité politique est certainement la plus grande. Elle a été identifiée par notre matériau au stade encore embryonnaire du signal faible, mais elle est recoupée par des réflexions similaires que nous avons entendues à l'occasion de *focus groups* antérieurs. C'est un participant du premier groupe, celui des classes populaires, qui l'a formulée :

« On peut s'imaginer que c'est un peu une sorte de Macron bis, dans le sens où c'est un peu un produit marketé. Il y a des gens qui vont le trouver beau, par exemple. Comme Macron – on disait aussi de Macron qu'il était beau. »

Le verbatim a été immédiatement contenu par le reste du groupe. Une autre participante l'a balayé d'un revers de la main : « Physiquement, il est bel homme par rapport à Macron, mais les gens ne votent pas pour ça. Sinon, les filles ne voteraient pas Mélenchon. » Une autre ajoute : « Du moment qu'on vote pour lui, c'est le principal. » Et la conversation est passée à autre chose, comme si la fissure ouverte avait été refermée par consensus implicite avant qu'elle ne s'étende. Mais elle a existé, et le fait même qu'elle ait existé, au sein de l'électorat le plus convaincu, le plus mobilisé, le plus protecteur, dit quelque chose qu'il faut s'efforcer de comprendre.

Pour saisir l'enjeu, il faut revenir à la position symbolique qu'occupe le président actuel dans l'imaginaire de ces électeurs. Emmanuel Macron n'est pas seulement, pour le groupe populaire, un adversaire politique. Il est, à proprement parler, la figure de l'imposture absolue. C'est le candidat jeune et beau

qui a surgi de nulle part, fabriqué par le marketing et porté par les médias, monté trop vite sans avoir jamais rien accompli, et qui a, ensuite, déçu absolument toutes les promesses qu'il avait portées. C'est le président qui « regarde les ronds-points depuis sa fenêtre, sans en avoir rien à foutre », formule qui revient comme un refrain dans le groupe populaire, et qui dit l'expérience subjective d'un abandon. C'est l'incarnation maximale, en somme, de ce que ces électeurs détestent dans le pouvoir contemporain : la vacuité brillante, la promesse trahie, et le mépris.

Or, c'est ici que la dynamique devient explosive : Jordan Bardella partage avec Emmanuel Macron une série de traits structurels que les électeurs commencent à percevoir, mais que les mécanismes de neutralisation et de projection leur permettent encore, à l'heure actuelle, de dénier. La liste mérite d'être déroulée : apparence physique soignée ; absence de mandat exécutif préalable¹ ; ascension fulgurante ; communication maîtrisée ; candidat porté par les médias, etc.

Le rapprochement est, sur le papier, accablant. Et il est d'autant plus létal qu'il active, là encore, un mécanisme psychanalytique précis : le retour du refoulé. Le refoulé, dans ce groupe, c'est précisément Emmanuel Macron – ou plus exactement, c'est tout ce qui dans le dispositif politique contemporain a été désigné comme honnissable, et que les électeurs ont expulsé hors de leur soutien actuel. Jordan Bardella, à leurs yeux, est par construction l'anti-Macron. C'est cette identité-là qui rend son adhésion vivable, qui la justifie psychiquement, qui permet à l'électeur de voter pour lui sans avoir le sentiment de revenir à ce qu'il a fui. Le moment où Jordan Bardella commencerait à être perçu comme un Macron bis, c'est-à-dire comme la répétition déguisée du dispositif honni, serait, pour cet électorat, dévastateur. Parce qu'alors le transfert s'inverserait : tout ce qui était projeté négativement sur Emmanuel Macron serait rejeté sur la figure de Jordan Bardella. Le travail défensif qui maintient l'adhésion ne porterait plus, et la croyance s'effondrerait par retour de ce qu'elle avait justement cherché à conjurer.

1. Dans le premier groupe, on est persuadés que Jordan Bardella n'a jamais été élu nulle part... Son mandat européen semble totalement passer à la trappe ; c'est dire le faible investissement de Jordan Bardella à l'échelle continentale pour faire exister la réalité de ce mandat aux yeux de ses propres électeurs.

Toute la subtilité opérationnelle, c'est qu'il risque d'être contre-productif de dire explicitement que Jordan Bardella est un Macron bis. Le dire en formerait une accusation, qui serait perçue comme telle, et qui activerait les défenses ordinaires de l'auto-immunisation collective. La bonne stratégie consisterait plutôt à faire voir la ressemblance, par juxtaposition, par accumulation, par retour subtil de l'image macronienne dans les zones où le regard se porte sur Jordan Bardella...

Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles, ou le mauvais rêve d'un conte de fées

La troisième faille est de nature différente des deux premières. Elle n'est pas, à proprement parler, une faiblesse intrinsèque du candidat, mais un dispositif révélateur qu'il a lui-même mis en place, malgré lui, et qui constitue aujourd'hui le principal vecteur de matérialisation des deux failles précédentes. C'est la relation qu'il entretient avec sa compagne, descendante d'une maison royale, et que je propose de lire comme une métonymie révélatrice.

Avant d'entrer dans l'analyse, il faut prendre la mesure de ce que les focus ont révélé d'inattendu sur ce sujet. Dans les deux groupes, l'arrivée de la séquence consacrée à Maria-Carolina de Bourbon des Deux-Siciles a produit un basculement de l'énergie de la conversation. Les participants, qui avaient jusque-là parlé du candidat avec prudence – admirative dans un groupe, mesurée dans l'autre, mais protectrice dans les deux –, ont vu s'ouvrir, à mesure que les photographies défilaient et que les détails biographiques se précisaient, des espaces de critique jusque-là restés fermés. Les langues se sont déliées, les ambivalences ont surgi et, dans le groupe bourgeois en particulier, ce qui s'est joué en une vingtaine

de minutes ressemble, à le relire, à un mouvement de désadhésion en miniature. Il n'a pas été jusqu'à son terme, mais il a montré, en accéléré, par quels mécanismes la désadhésion pourrait procéder.

Comment expliquer cette force révélatrice ? Il faut, je crois, mobiliser une catégorie linguistique précieuse : celle de la métonymie, cette figure qui désigne une chose par une autre qui lui est contiguë ou qui en constitue une partie – la couronne pour le roi, la voile pour le navire, bref : la partie pour le tout. Sa puissance vient de ce qu'elle rend visible, par l'évocation d'un fragment, un tout qui resterait sans cela diffus, abstrait, hors de prise. C'est cette fonction que joue sa relation avec Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles dans le dispositif du candidat. Elle ne crée pas les tensions, elle les cristallise. Les angoisses sur la trahison de classe, sur l'embourgeoisement, sur la distance prise avec les origines étaient toutes là, latentes, dans le groupe populaire, mais sans support concret où s'accrocher. Avec elle, l'embourgeoisement devient visible, datable, photographiable. Le yacht, le château, la robe de soirée, « la pouffiasse à Dubaï » – la formule, d'une violence rare, a été lâchée par un participant du premier groupe –, ces images donnent enfin un corps à l'angoisse latente, et permettent au verdict de se cristalliser en jugement. C'est ce qui explique le verbatim d'une membre du second groupe, découvrant en direct, en cherchant sur Wikipédia les détails de la biographie de la compagne : « Ça me semble monté comme une histoire. Je me demande même si ce n'est pas un peu truqué tout ça. » Le doute, qui n'avait jusque-là aucun objet, a trouvé son support.

Le candidat et son entourage ont manifestement voulu construire, autour de ce couple, un conte de fées – le politique et la princesse, l'enfant de banlieue et la descendante d'une famille royale, le roman d'une France réconciliée avec sa grandeur. C'est un récit puissant, et qui a tout, sur le papier, pour fonctionner. J'ai été étonné de le voir si ouvertement partagé, de CNews¹ à « C dans l'air »² en passant par

1. Dans son éditto du 10 avril 2026, Mathieu Bock-Côté parle plutôt d'un « amour transclasse » : « Le commun des mortels aime bien le côté *star system* de la politique, il apprécie de telles histoires. Les intellectuels ont une forme de dédain, je le comprends, mais le commun des mortels aime bien que les hommes politiques ne soient pas des technocrates sans charme comme les autres. Une telle histoire vient, d'un coup, densifier la candidature Bardella. »

2. Christophe Barbier dans l'émission du 21 avril 2026, « Bardella, Attal : la stratégie du "people", ça marche encore ? » (France 5) : « Pourquoi les plus modestes n'admiraient-ils pas les princesses ? »

*Le Figaro*¹, avec cette explication brandie comme un argument-massue : « les classes populaires adorent les contes de fées ».

Mais le matériau révèle qu'il est en train de produire l'effet inverse de celui qu'on en attendait : « Je ne crois pas trop à ce conte de fées dont on se sert pour lui forger une idylle. » Dans le second groupe, le conte de fées, trop visible comme construction, a cessé d'enchanter pour commencer à inquiéter. Le storytelling s'est rendu visible en tant que storytelling, et l'enchantement s'est retourné en suspicion. Là où l'on voulait un rêve, on commence à percevoir un montage.

La fonction métonymique de la compagne opère, et c'est tout son intérêt stratégique, sur les deux groupes simultanément, mais selon des chemins distincts. Pour le groupe populaire, elle cristallise la peur de la trahison de classe : à l'issue des deux heures de conversation, enjoint à délivrer un conseil à Jordan Bardella, la phrase qui est revenue à plusieurs reprises est l'injonction « n'oublie pas d'où tu viens ». Le mantra trouve enfin son repoussoir concret. Pour le groupe bourgeois, elle cristallise une angoisse différente, celle des fréquentations et de l'entourage de gouvernement : si la compagne intime du candidat est une figure du « Gotha » (le mot est revenu à plusieurs reprises), membre d'une élite cosmopolite sans inscription dans la vie civique française, on peut craindre que son entourage politique le soit aussi. Une participante du groupe de la « droite radicale opportuniste » l'a formulé sans détour : elle aurait préféré « quelqu'un qui a fait l'ENA, qui aurait de vraies convictions ». Le couple Hollande-Royal est même cité en exemple. L'imaginaire de frivolité qui se dégage du métier d'influenceuse de Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles rend visible un déficit de sérieux par contagion.

Et c'est ici que les deux failles précédentes, le Truman Show et le nouveau Macron, trouvent dans cette troisième leur point de matérialisation. Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles est l'image-monde qui condense tout. Elle confirme le Truman Show, parce qu'elle est la preuve photographique qu'il

y a bien, derrière le décor populaire, un autre décor, dont la facticité saute aux yeux. Elle confirme le nouveau Macron, parce qu'elle inscrit le candidat dans cette mondanité internationale, cosmopolite et superficielle, qui était précisément ce que l'électorat reprochait au président actuel. Elle est, à elle seule, la synthèse iconographique des deux critiques majeures qui rôdent sans encore se formuler.

Reste que la teneur de la discussion autour de Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles montre, une nouvelle fois, le mécanisme de la neutralisation volontaire à l'œuvre. Les sympathisants, ceux du groupe populaire surtout, opèrent une sorte de compartimentation protectrice entre le candidat et sa compagne. « Ce n'est pas lui, c'est elle », formule un membre du premier groupe, devant les photographies les plus ostentatoires. Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles peut être une influenceuse pour sacs de luxe, lui reste ancré dans le réel. Elle peut être hautaine ; il reste accessible. Elle peut habiter un palais ; il reste de Drancy. Tant que cette compartimentation tient, la critique de la compagne ne porte pas atteinte au candidat, elle demeure contenue à elle seule. Pour autant, le seuil de bascule est identifié avec précision : « Ne me sortez pas une vidéo où ils dansent sur un yacht. [...] Ça ne serait pas en adéquation pour moi avec l'image que j'ai de Jordan. »

Une dernière précision, pour éviter les mauvaises interprétations. Les *focus groups* révèlent que la critique de sa relation avec Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles, telle qu'elle a spontanément émergé, ne porte pas sur la monarchie. Dans le groupe populaire, elle est même reçue avec une certaine bienveillance : elle s'inscrit dans la guerre culturelle traditionaliste à laquelle ces électeurs adhèrent, elle évoque les rois de France, les traditions à défendre, les ancêtres qu'on ne veut pas perdre. La critique porte sur l'oisiveté, sur le luxe ostentatoire, sur la mondanité internationale déracinée. « Ce n'est pas le côté royauté qui me gêne, c'est plus le fait que ces gens-là n'ont jamais travaillé, ne travailleront jamais, sont complètement coupés de la réalité du monde. » La distinction est importante : elle indique

1. Rémi Monti, « Hugo Drochon : L'union de Bardella avec l'aristocratie peut plaire car c'est une élite ancienne et non technocratique », *Le Figaro*, 14 avril 2026.

avec netteté où la pression doit s'exercer, et où elle ne le doit pas. Toute attaque portant sur la monarchie comme telle – sur l'incompatibilité républicaine, sur l'anachronisme de l'aristocratie – serait inopérante, voire contre-productive, car elle souderait les deux groupes à leur candidat sur le terrain de la guerre culturelle où le RN recueille les bénéfices. À l'inverse, toute accumulation d'images faisant

apparaître le candidat auto-proclamé défenseur des classes populaires dans un régime de luxe mondialisé (yachts, palaces, soirées internationales, photographies aux côtés du président américain) ferait jouer la critique au bon endroit. C'est la logique du ploutocrate transactionnel, et non celle du monarque de la Restauration, qui a le plus de chance de fonctionner.

Conclusion

Le grain de sable

Que retenir des pages qui précèdent, et comment se projeter dans la suite ?

Nous sommes partis d'un paradoxe : un candidat que les sondages donnent imprenable, et dont les propres électeurs, sitôt qu'on les écoute vraiment, dressent un portrait criblé de failles. Nous avons vu que ces deux constats ne se contredisent pas, mais se complètent : si le candidat tient, ce n'est pas malgré la lucidité de ses électeurs, c'est grâce au travail incessant qu'ils accomplissent pour neutraliser ce qu'ils voient. J'ai tenté de décrire ce travail – la projection qui condense en une figure composite tout ce que chacun désire y trouver, le déplacement qui détourne la charge négative vers des terrains anodins, l'élaboration secondaire qui tisse collectivement la cohérence que le réel refuse – pour, enfin, cartographier les trois failles cardinales que ce travail recouvre sans les abolir : le vide ontologique du personnage (le « syndrome Truman Show »), sa parenté secrète avec la figure qu'il prétend congédier (le nouveau Macron), et cette relation princière qui matérialise, de façon métonymique, les reproches latents.

Reste à penser ce qu'il adviendra de tout cela. Et pour le penser, je voudrais emprunter une image non plus à la géographie, mais à la physique : celle de la métastabilité.

On appelle métastable, en physique, un état d'apparence stable, mais qui n'est en réalité stable que faute de perturbation. L'exemple le plus frappant est celui de l'eau dite surfondue : un liquide refroidi en dessous de zéro degré qui, contre toute attente, demeure liquide – non parce qu'il aurait échappé aux lois de la thermodynamique, mais parce que rien n'est encore venu déclencher le changement d'état qui devrait, en toute rigueur, s'être déjà produit. L'eau surfondue est dans un équilibre trompeur : elle paraît tranquille, elle est en vérité au bord du basculement. Il suffit alors d'une perturbation

minuscule – une poussière, un choc, un grain introduit dans le liquide – pour que la cristallisation se propage d'un coup, brutalement, et que tout le volume passe en quelques instants à l'état solide qu'il aurait dû atteindre depuis longtemps. Le changement de phase se déclenche, et son ampleur n'a aucun rapport avec la modestie de ce qui l'a provoqué.

Je crois que la perception de Jordan Bardella se trouve, à sa manière, dans cette situation précise d'état métastable. Sa popularité paraît massive, sa courbe régulière, sa domination installée ; les sondages en enregistrent la surface tranquille et le commentaire en répète la solidité jusqu'au fatalisme. Mais sous cette surface, l'énergie du basculement est déjà accumulée. Les failles sont là, constituées, profondes. La charge est en place. Ce qui manque n'est pas une force qui viendrait l'abattre, mais le grain de sable qui déclenchera la cristallisation.

À ce moment-là, le mécanisme même qui le protégeait se retournerait contre lui. Tout ce que la neutralisation ajoutait à son image se met à en retrancher, parce que l'image s'est inversée. Sa jeunesse, qui était souffle, devient inexpérience. Sa virginité politique, qui était promesse, devient amateurisme. Son contrôle, qui était maîtrise, devient froideur et calcul. Sa popularité, qui était évidence, devient bulle. Les psychologues sociaux nomment ce renversement l'« effet de halo négatif » : ce moment où, dans la perception d'une figure publique, la même prudence qu'on admirait se lit soudain comme dissimulation, et le même charisme comme manipulation. Le candidat n'a pas changé d'un iota ; c'est le regard qu'on lui jette qui a changé et, avec lui, le sens de tout ce qu'on voit.

Il appartient désormais de trouver le grain de sable qui permettrait de rendre visibles ces failles sous la banquise. Au travail.

Table

des matières

01	Introduction
01	La puissance révélatrice du « quali »
03	Exploiter les failles
04	Sismo, une initiative de la Fondation Jean-Jaurès pour faire de la « R&D politique » sur le RN
06	Deux Bardella, un seul candidat
06	Le Bardella du groupe populaire : le moine-soldat et le justicier de la France en difficulté
08	Le Bardella du groupe bourgeois : le candidat de raison et l'héritier de la droite traditionnelle
09	Un homme, deux masques : le piège de l'incarnation duplice
11	L'architecture imaginaire
11	La projection imaginaire
14	La neutralisation volontaire
15	La réécriture imaginaire
17	Cartographie des failles
17	Le « syndrome Truman Show »
19	Le nouveau Macron
20	Maria Carolina de Bourbon des Deux-Siciles, ou le mauvais rêve d'un conte de fées
23	Conclusion. Le grain de sable

Reconnue d'utilité publique dès sa création, **la Fondation Jean-Jaurès** est la première des fondations politiques françaises. Elle est présidée par **Jean-Marc Ayrault**.

Indépendante, européenne et sociale-démocrate, elle se veut depuis plus de trente ans un lieu de réflexion, de dialogue et d'anticipation.

La collection des « Rapports », dirigée par **Laurent Cohen** et **Jérémie Peltier**, répond à l'ambition de faire naître analyses pertinentes et propositions audacieuses, mais aussi de mettre cette production intellectuelle et politique au service de tous.

© Éditions Fondation Jean-Jaurès
12, cité Malesherbes - 75009 Paris

www.jean-jaures.org

POUR FAIRE VIVRE LE DÉBAT,

SOUTENEZ-NOUS !

Pour poursuivre ses missions d'intérêt général, la Fondation Jean-Jaurès a besoin de votre soutien.

Reconnue d'utilité publique depuis sa création en 1992, elle peut recevoir des dons et des legs des particuliers et des entreprises.

VOUS ÊTES UN PARTICULIER

Les dons des particuliers bénéficient d'une réduction d'impôts sur le revenu égale à 66 % de leur montant, dans la limite de 20 % du revenu imposable, ou de 75 % de vos dons versés au titre de l'IFI dans la limite de 50 000 euros (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Par exemple, un don de 100 € revient à 34 € pour un particulier imposable.

VOUS ÊTES UNE ENTREPRISE

Les dons des personnes morales de droit privé assujetties à l'impôt sur le revenu ou à l'impôt sur les sociétés bénéficient d'une réduction d'impôt de 60 % pris dans la limite de 0,5 ‰ du chiffre d'affaires (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Dans le cas d'un don de 10 000 €, vous pourrez déduire 6 000 € d'impôt, votre participation aura effectivement coûté 4 000 € à votre entreprise.

COMMENT FAIRE UN LEGS ?

Avec la disposition testamentaire du legs, vous pouvez transmettre tout ou partie de votre patrimoine à la Fondation Jean-Jaurès.

Il faut rédiger un testament et le faire authentifier par un notaire. Tout ou partie des biens peuvent être légués, quels qu'ils soient (somme d'argent, titres, œuvres d'art, immeubles...). Il faut respecter la règle de la quotité disponible s'il y a des héritiers, ou, à défaut d'enfants, le conjoint a une réserve d'un quart du patrimoine ; si ce n'est pas le cas, les biens peuvent être légués en totalité.

BULLETIN DE SOUTIEN



Mon soutien à la Fondation Jean-Jaurès

- 20 euros 50 euros 100 euros 200 euros
 500 euros 1 000 euros Autre montant _____ euros

Je choisis de faire un don :

- à titre personnel
 au titre de la société suivante :

Destinataire du reçu fiscal : _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____

- Par chèque, à l'ordre de la **Fondation Jean-Jaurès**
À renvoyer à : Fondation Jean-Jaurès, 12 Cité Malesherbes, 75009 Paris
- Par virement bancaire, daté du : _____
au profit du compte Fondation Jean-Jaurès
IBAN : FR76 4255 9100 0008 0154 2120
862 BIC : CCOPFRPPXXX
- Sur HelloAsso



Derniers rapports et études :

06_2026 : Actes anti-LGBTI+ en France : nommer, qualifier et mesurer pour agir
Flora Bolter (coord.)

06_2026 : La passion militante. Participation civique, investissement associatif, implication professionnelle
Denis Maillard, Yves Pellicier

06_2026 : Au cœur des centres commerciaux. Enquête sociologique
Mirabelle Barbier, Marie Cheval, Jérôme Fourquet, Gaspard Jaboulay, Coline Sesini

05_2026 : Pétition contre la loi Duplomb. Anatomie d'une mobilisation citoyenne
Amandine Clavaud, Marie Gariazzo

05_2026 : Cartes de France 2026 de l'accès aux soins. Soignants et patients face aux inégalités territoriales
Collectif

04_2026 : Une feuille de route pour intégrer l'IA au travail parlementaire
Théo Bourgoïn-Verdier (coord.), Antoine Alibert, Jeanne Bouligny, Arthur Doré, Ariane Forgues

04_2026 : Décentralisons la République. Renouer avec la fierté d'un modèle français
Émilie Agnoux, Johan Theuret (coord.)

03_2026 : Reconstruire un discours progressiste sur la nation
Collectif

03_2026 : Mon territoire. Ici et ailleurs, hier et demain
François Miquet-Marty, Lucia Socias

03_2026 : Dire et réfléchir l'injustice : la parole des Français
Jacques Lévy

-  [fondationjeanjaures](#)
-  [@j_jaures](#)
-  [fondation-jean-jaures](#)
-  www.youtube.com/c/FondationJeanJaures
-  [fondationjeanjaures](#)
-  [fondationjeanjaures](#)
-  [fondationjjaures.bsky.social](#)
-  bit.ly/4g6UANC

Abonnez-vous !



www.jean-jaures.org

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS